

Voici une dizaine de citations commentées, au fil de l'ouvrage *Révisez vos références culturelles... et politiques !* (Ellipses, 2010)

(page 26) : « La femme est l'avenir de l'homme. » (Référence n°26)

Aragon, qui n'a cessé de chanter son amour pour Elsa, se fait ici l'apôtre du féminisme. On notera que cette citation, fréquente, est déjà une déformation du texte initial : « *L'avenir de l'homme est la femme* » (in *Le Fou d'Elsa*, 1963). Mais surtout, Aragon a lui-même pastiché une phrase antérieure de Francis Ponge d'une tout autre portée : « *L'homme est l'avenir de l'homme* » (*Proèmes*, 1944) qui plaide pour un humanisme intégral et collectif. C'est aux hommes de construire l'Homme...

(pages 36-37) : « L'homme est un loup pour l'homme. » (Référence 68)

Emprunté à une comédie de Plaute (*Asinaria*, II, 4), l'aphorisme *Homo homini lupus* a été rendu célèbre par Hobbes, qui en fit le postulat de son essai *Le Léviathan* (1651). Parce qu'à l'état de nature l'homme est un loup pour l'homme, la vie en société exige un contrat où chacun renonce à la violence, et un État fort pour en garantir le bon ordre. La formule pastichée à propos du tiers monde (« *L'homme est une louve pour l'homme* ») joue perfidement sur l'image opposée de la louve allaitant ses petits : l'Occident feint de nourrir les pauvres comme une louve et dévore leurs ressources comme un loup...

N.B. Hobbes a trahi Plaute en donnant un sens absolu à une formule relative. Son personnage dit en réalité (je souligne) : « L'homme est un loup pour l'homme, et non un homme, *quand il ne sait pas à qui il a affaire.* » La première démarche de l'humanisme est donc de reconnaître l'humanité de l'autre (cf. l'« *Homo sum* » de Térence, réf. 161).

(mêmes pages) : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » (Référence 69)

Camus (dans *Le Mythe de Sisyphe*) résume ainsi la position d'Ivan Karamazov, celui des trois *Frères Karamazov* qui est athée (cf. réf. 505). Ce cri est à la fois porteur de consternation (la barbarie menace), de libération (la religion n'était donc qu'un moyen de discipliner les hommes) et de joie (l'homme est libre de fonder l'éthique sur un humanisme réinventé) : « *Tout est permis* ne signifie pas que rien n'est défendu », précise en effet Camus. Dans la formule pastichée, l'ironie consiste à suggérer que bien des hommes d'Église se conduisent comme si Dieu n'existait pas.

N.B. C'est Gide, le premier, qui résume ainsi la pensée de Dostoïevski : « *Il n'y a pas de Dieu ? Mais alors... alors tout est permis.* » Car la formule ne figure pas telle quelle dans *Les Frères Karamazov*. Mais ses éléments y sont bien, et s'apparentent au mot de Voltaire : « *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer* » (cité par Ivan Karamazov, Livre V, chap. 3). Ainsi, au Livre II (chap. 5-6-7), le *starets* Zosime, ermite réputé pour sa sagesse, déclare : « *Si l'Église du Christ n'existait pas, il n'y aurait pour le criminel ni frein à ses forfaits, ni véritable châtement [...]* », tandis qu'Ivan raconte en public que, sans la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme, la « vertu » disparaît, « *ce qui veut dire que tout est permis.* » Au Livre III, à son père qui voudrait faire pendre « *le premier fanatique qui a inventé Dieu* », Ivan réplique : « *Sans cette invention, il n'y aurait pas de civilisation.* » Puis, après avoir lu sa *Légende du Grand Inquisiteur* à son frère Aliocha (que l'athéisme effraye), Ivan confirme qu'il ne reniera pas sa formule libertaire « tout est permis » (Livre V, 5).

(idem) : [« La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. »] (Référence 72)

C'est à tort que cette phrase fut attribuée à Édouard Herriot. Celui-ci écrit en effet dans *Notes et maximes, inédits* (posthume, 1961) : « *La culture, déclare un pédagogue japonais, c'est ce qui demeure en l'homme, lorsqu'il a tout oublié.* » Il reconnaît ainsi qu'il s'agissait d'une reminiscence de sa part. En vérité, renseignements pris aux bonnes sources, la phrase originelle provient de l'essayiste suédoise Ellen KEY (1849-1926), qui écrit précisément : « *La culture est ce qui subsiste, quand on a oublié tout ce qu'on avait appris* » (*Revue Verdandi*, 1891, p. 97, article intitulé « On tue l'esprit dans les écoles »). Pédagogue de renom, Ellen Key reprit cette formule dans des ouvrages ultérieurs. La leçon de cet

aphorisme, c'est qu'avant de « tout oublier », il faut avoir beaucoup appris, mais que la « culture », loin d'être une addition de connaissances, est dans la conscience qui naît de leur assimilation.

(page 89) : « Dilige et quod vis fac. » (Référence 189)

Aime, et fais ce que tu veux. Citation de saint Augustin, souvent parodiée en raison de sa tonalité permissive, l'un des premiers pasticheurs étant Rabelais lui-même, qui donne comme devise à l'Abbaye de Thélème « *Fais ce que tu voudras* »... en omettant l'impératif « *Aime* ». La formule originelle n'a rien à voir en effet avec le *Love and peace* célèbre en 1968. *Diligere*, en latin, c'est aimer avec soin et ferveur, d'un amour fraternel inspiré par la grâce, ce qui est sans rapport avec l'amour-passion fondé sur le désir. Si le chrétien qui « aime » est pénétré de l'ardeur divine, alors, quoi qu'il dise, pense ou fasse, ses œuvres seront bénéfiques. L'adage d'Augustin se trouve dans ses commentaires de l'*Épître I* de Jean (« *Traités* », VII, § 8), laquelle définit le Dieu Amour en ces termes : « *Dieu est amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui.* » (IV, 16) Augustin commente : « *Aime, et fais ce que tu veux. Si tu te tais, tais-toi par amour ; si tu parles, parle par amour ; si tu corriges, corrige par amour ; si tu pardonnes, pardonne par amour. Aie au fond du cœur la racine de l'amour, de cette racine ne peut rien sortir que de bon.* »

N.B. Ce texte a néanmoins fait sourciller quelques exégètes. La formule « *Si tu corriges, corrige par amour* », qui fonde la **correction fraternelle** à laquelle se livrent parfois les ecclésiastiques, se relie selon certains à la persécution des « donatistes » qu'appuya l'Évêque d'Hippone, c'est-à-dire Augustin lui-même. En l'an 415, il justifie en effet « par l'amour » la persécution des hérétiques, dans sa lettre au préfet Boniface (chargé des opérations militaires) : « *Si nous voulons nous en tenir à la vérité, déclare-t-il, nous reconnaitrons que la persécution injuste est celle des impies contre l'Église du Christ, et que la persécution juste est celle de l'Église du Christ contre les impies [...] L'Église persécute par amour, les autres par haine ; elle veut ramener, les autres veulent détruire ; elle veut tirer de l'erreur, les autres y précipitent.* » (Lettre 185, § 11) Persécuter est inhumain. Justifier la persécution est injustifiable. Mais justifier la persécution *au nom de l'amour* et du Christ est abominable : ces sophismes d'Augustin n'ouvrent-ils pas un boulevard ?

(page 232) : « La plus haute forme de l'espérance, c'est le désespoir surmonté. » (Bernanos, dans *La Liberté pour quoi faire ?*, 1953). Réf. 357.

Voici ce qui précède et éclaire cette maxime : « *L'optimisme est une fausse espérance, à l'usage des lâches et des imbéciles. L'espérance est une vertu, virtus, une détermination héroïque de l'âme.* » Bernanos, dont la devise était « *Faire face* », n'a cessé de fustiger les élites qui, au nom de l'optimisme ou du « réalisme », corrompaient les vertus républicaines. D'où en particulier sa dénonciation des accords de Munich, par lesquels les gouvernements français et anglais crurent sauvegarder la paix en abandonnant la Tchécoslovaquie à la voracité d'Hitler. C'est à ce propos que Bernanos eut cette autre formule : « **Le Réalisme est précisément le bon sens des salauds** » (Préface de *La France contre les robots*, 1946), – réalisme auquel il oppose le « Bon Sens » du peuple (notez les majuscules), c'est-à-dire son vif sentiment de l'Honneur. La phrase de Bernanos est parfois abrégée en : « *Le réalisme est la bonne conscience des salauds* », déformation qui ne trahit en rien la pensée de l'écrivain.

N.B. Le 30-09-1938, de retour de Munich, Chamberlain, Premier ministre anglais, faisait ainsi part de son optimisme : « *Mes amis, c'est la seconde fois dans notre histoire qu'est venue d'Allemagne la paix dans l'honneur.* » En France, bien des « démocrates » manifestèrent le même « soulagement lâche », Jean Cocteau s'écriant tout bonnement : « *Vive la Paix Honteuse !* »

(page 254) : « Changer la vie » (Rimbaud, *Une Saison en enfer*, « Délires, I »). (Réf. 371) Telle est bien la formule fétiche devenue en 1968, puis en 1981, un véritable programme politique. Il faut toutefois en apprécier le contexte, puisque notre jeune poète y met en scène une « Vierge folle » qui confesse les déceptions que lui cause un « Époux infernal ».

Rappelant alors à quel point cet Époux désire « *s'évader de la réalité* », celle-ci s'interroge (– et se répond) : « *Il a peut-être des secrets pour changer la vie ? Non, il ne fait qu'en chercher.* » Ce passage et ce précepte donnent tout de même à penser... lorsqu'on sait qu'ils retracent le vagabondage poétique, à Londres, de deux « compagnons d'enfer » qui se nommaient Verlaine (la Vierge folle) et Rimbaud (l'Époux infernal) !

(page 280) : « *La politique est l'art du possible.* » (Réf. 399) Parfois attribué à Gambetta (1838-1882), cet aphorisme nous vient d'Otto Von Bismarck (1818-1898), père de la « real politik ». Il figure dans le florilège de Georg Büchmann (*Geflügelte Worte Der*, « Mots ailés ») : *Politik ist die Kunst des Möglichen*. Toutefois, il s'agit d'une parole adressée à Meyer von Waldeck (le 11-08-1867), rapportée par un témoin, mais qui ne se trouve pas comme telle dans les discours officiels de Bismarck. Il n'en existe que des formes approchées : « *La politique n'est pas une science comme se l'imaginent beaucoup de professeurs, elle est un art.* » (15-03-1884), ou encore : « [...] *elle est un art, et celui qui n'en n'a pas le don ferait mieux de s'abstenir.* » (26-01-1886, au Landtag de Prusse) En effet, le sens littéral du texte allemand – *la politique est l'art des possibles* – évite de réduire la formule au pragmatisme trivial d'un « on fait ce qu'on peut avec ce qu'on a » : discerner les possibles et penser leur mise en œuvre est un travail d'imagination réaliste, qui requiert une *vision* du monde.

(page 337) : « *Il y a des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux.* » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, Livre 22, Chap. 16) (Réf 499).

Mot de Chateaubriand, souvent cité dans cette version plus concise : « *Il faut être économe de son mépris, vu le grand nombre de nécessiteux.* » Le libellé exact s'explique par le contexte historique : à la chute de Napoléon, en 1814-1815, de nombreuses personnes tournèrent leur veste, en particulier les sénateurs. Eux qui tenaient leur pouvoir de l'Empereur, et n'avaient rien dit quand celui-ci malmenait les libertés publiques, le voyant vaincu, prononcèrent sa déchéance au moment même où il abdiquait (le 2-04-1814) ! Outré de ce revirement, prêt à « *dépenser son mépris* », Chateaubriand croit devoir le réserver pour la suite des événements où les nécessiteux vont se multiplier... Et de citer Napoléon qui, dans son Adieu à l'armée, fustige ainsi la trahison des sénateurs : « *Si l'empereur avait méprisé les hommes, comme on le lui a reproché, alors le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris.* »

N.B. Sur le devoir de mépris, citons encore Chateaubriand : « *Il est difficile d'écraser ce qui s'aplatit sous les pieds.* » (*Mémoire d'Outre-Tombe*, Livre 36, Chap. 26)

Page 343 : « *Il faut laisser le temps au temps / donner du temps au temps.* » (Réf. 506)

Ce vieil adage de sagesse paysanne a été repris par François Mitterrand, peu avant son élection, dans *Le Nouvel Observateur* du 28-04-1981 : « *Les idées mûrissent comme les fruits et les hommes. Il faut qu'on laisse le temps au temps.* » Bien des journalistes lui en attribuèrent à tort la paternité ; *Le Petit Robert* de 2006 précise : « *Cervantès, repris par Mitterrand* », sans préciser sa source. Ce qui est sûr c'est que le proverbe est attesté en Andalousie, et qu'Antonio Machado écrit dans un poème : « *Darémos tiempo al tiempo* ». Mieux, on trouve dans les *Mémoires* du Cardinal de Retz (La Pléiade, 1984, p.1017) la phrase suivante, adressée au Cardinal par le Pape Alexandre VII en 1655 : « *Il faut que je me conduise avec beaucoup de circonspection, et il est bon aussi que vous m'aidiez de votre côté, et que nous donnions tous deux tempo al tempo.* »